

LAVAL

L'époque de la fondation de Laval (*Laval-Guyon, Vallis-Guidonis*) est fort incertaine ; c'était d'abord, à ce que prétend Adrien de Valois, un domaine royal appelé *Madvallis*, la bonne vallée, lequel fut donné par Sighebert aux moines de Soissons. Bodreau, l'un des commentateurs de la coutume du Maine, affirme, de son côté, que Valla, l'un des lieutenants de Charlemagne, y fit construire une forteresse destinée à repousser les courses des Bretons de l'Armorique. Le voisinage de la Bretagne, qui a eu une si grande influence sur les destinées de Laval, et sur les mœurs, l'esprit et le caractère de ses habitants, serait donc indirectement la cause même de sa fondation. Cette forteresse, après avoir résisté aux efforts des Bretons, ayant été renversée par le flot des invasions normandes, vers 840, fut relevée, dit-on, par Guy-Valla, comte du Maine, fils ou petit-fils de Valla. Les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* placent, il est vrai, l'origine de Laval postérieurement au IX^e siècle ; mais leur opinion, si imposante qu'elle soit, n'est point confirmée par l'examen des chroniques et des chartes du temps. Quoi qu'il en puisse être de ces conjectures, l'immense forêt de Concise, où le château de Laval était comme perdu, ne tarda pas à tomber sous les coups de la cognée ; les vieux chênes, encore pleins des souvenirs du druidisme, servirent aux constructions de la ville naissante ; et celle-ci fut enfermée dans une enceinte flanquée de tours, qui devint le refuge ordinaire des habitants des campagnes environnantes. La rivière de la Mayenne, en passant au pied du coteau sur la pente duquel Laval commençait à s'élever, offrait d'ailleurs à la nouvelle colonie de précieuses ressources pour son approvisionnement et pour les besoins de son commerce. Un vaste étang et des marécages, répandus sur tout le territoire voisin, protégeaient les Lavallois contre les attaques du dehors, plus efficacement encore peut-être que les fortifications élevées par la main des hommes. Toutefois, les développements de leur cité furent lents : au commencement du XII^e siècle, elle n'avait point encore d'église paroissiale.

Le premier seigneur de Laval dont un document authentique nous démontre clairement l'existence, est Geoffroy-Guy, qualifié de seigneur très-puissant dans une charte d'Avesgaud, évêque du Mans, *potentissimum virum Gaufridum-Guidonem dominum* (1002). Son successeur et fils, selon toute probabilité, fut ce même Guy II qui rebâtit le château de Laval, fit construire les murs de la ville, la dota du prieuré de Saint-Martin, et eut quelques démêlés avec Robert, seigneur de Vitré ; il mourut en 1067, laissant ses domaines à Hamon, l'un de ses six enfants. Hamon s'associa à la fortune de Guillaume le Bâtard et le suivit avec son jeune fils en Angleterre. Ce dernier, Guy troisième du nom, obtint du Conquérant, en récompense de ses services, la main de sa nièce Denyse, fille du comte de Mortain.

Il resta probablement étranger à la guerre que ses vassaux firent aux habitants de Château-Gontier, avec lesquels ils s'étaient pris de querelle (1085). Gui IV, son fils aîné, partit pour la croisade avec ses frères (1096), qu'il perdit ou laissa au-delà des mers. De retour à Laval, il permit aux habitants, qui n'avaient point d'église dans l'enceinte de leurs murs, d'en élever une sur le mont Jupiter (1110). Guy prit part à presque toutes les guerres de son temps ; il fut l'allié de Foulques le Jeune, comte d'Anjou, contre Henri I^{er}, roi d'Angleterre (1118) ; du vicomte de Thouars contre Geoffroy Plantagenet, successeur de Foulques le Jeune (1129) ; et de Robert de Vitré, son cousin, contre Gonan le Gros, comte de Bretagne. Séduit cependant par la promesse de la vicomté de Rennes, que lui fit celui-ci, il finit par abandonner la cause de son malheureux parent.

Vint ensuite Gui, le cinquième seigneur de Laval de ce nom : *Ego Guido quintus dominus de Laval*, comme il s'intitule dans ses chartes (1146). Beau-frère de Henri, duc de Normandie et ensuite roi d'Angleterre, il fut nommé par ce prince régent des provinces d'Anjou et du Maine, lors de son avènement à la couronne (1152). En 1150, il avait fondé la riche abbaye de Clairmont pour des moines de l'ordre de Cîteaux. Son fils, Gui VI, célèbre par sa bravoure, fut l'un des capitaines les plus dévoués de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, dont l'alliance lui attira quelques hostilités de la part d'André, seigneur de Vitré (1196-1197). C'était précisément vers ce temps qu'il abolissait le droit de mainmorte établi par son père ; perverse coutume, *pravam consuetudinem*, comme il dit en propres termes. Son vif attachement pour le jeune Artus, duc de Bretagne, le porta à prendre les armes d'abord pour défendre ses droits, et, plus tard, pour venger sa mort, contre son oncle Jean sans Terre. Guionnet, fils de Gui VI, étant mort sans postérité, l'an 1213, sa sœur Emme épousa successivement Robert d'Alençon, Mathieu de Montmorency, connétable de France et Jean de Choisi et Toci, allié à la maison de Bourbon (1214-1231). A Gui VII, fils d'Emme et de Mathieu, commença la tige de la branche Laval-Montmorency ; ce seigneur, obéissant à l'appel du pape Urbain IV, se croisa contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile. En 1250, à la mort d'André de Vitré, dont il avait épousé la fille Philippette, il hérita de la baronnie de Vitré, de la vicomté de Rennes et de la terre de Marcilli ; acquisitions d'une valeur inappréciable, et qui permirent à ses descendants de s'immiscer profondément dans les affaires de la Bretagne, devenue en quelque sorte leur seconde patrie. Gui et Philippette eurent un fils, Gui VIII, lequel combattit sous les drapeaux de saint Louis et de Philippe le Hardi (1270-1285). Gui IX, fils et successeur de Gui VIII, réunit la terre de Laval, la baronnie de Vitré et la vicomté de Rennes (1295) ; il servit le roi de France dans toutes ses guerres jusqu'à la paix de 1320, et déploya le plus grand courage à la bataille de Mons-en-Puelle (1304).

L'histoire locale n'a presque point de part dans ces événements qui embrassent plus de trois cents années. Encore le premier fait de quelque importance qu'elle ait à enregistrer, dans le XIV^e siècle, lui est fourni par une femme étrangère au pays : en 1298, Gui IX épousa Béatrix de Gaure, comtesse de Fauquemberg, en Flandre. Cette femme, douée d'un esprit supérieur, avait été élevée au milieu des merveilles de l'industrie flamande : prévoyant combien ils pourraient être utiles à ses nouveaux vassaux, elle emmena à Laval quelques tisserands de Bruges : ceux-ci apprirent aux habitants de la ville et de la campagne à tirer parti du lin qui croissait sur leurs terres, à le tisser et à le blanchir. Telle fut l'origine de la manufacture de toiles à laquelle Laval doit sa prospérité, sa richesse et ses développements, et qui de cette ville s'est propagée dans presque tout le bas Maine. Béatrix de Gaure mourut en 1316, regrettée de tous ses vassaux. Elle donna entre autres enfants à son mari : Gui X, qui lui succéda ; Pierre de Laval, le fameux évêque de Rennes ; et Foulques de Laval, tige des seigneurs de Retz.

Gui X parut au premier rang dans toutes les guerres de Philippe de Valois contre les Flamands. De retour dans ses terres, il n'hésita pas à prendre les armes pour soutenir les droits de Charles de Blois contre Jean de Montfort, quoique ce dernier prince fût son beau-frère. Il remporta plusieurs victoires sur les ennemis du comte de Blois ; mais, vaincu à la célèbre bataille de La Roche-Derien, il y perdit la vie, le 18 juin 1347. Il eut pour successeurs son fils aîné, Gui XI, mort sans postérité en 1348, et Jean, son second fils, qui prit le nom de Gui XII. Jean contribua à la défense de Rennes, assiégée par le duc de Lancaster (1356) et décida en grande partie par son courage la défaite des Anglais à Pontvalain (1370) ; il joua un rôle important dans les troubles de la Bretagne (1373), s'opposa hardiment à la réunion de ce duché à la couronne par Charles V, et plus tard, enfin, se distingua dans la guerre de Flandre (1381). Froissart lui attribue l'honneur d'avoir sauvé la vie à son beau-frère, Olivier de

Clisson, au château de l'Hermine, comme nous l'avons raconté dans notre notice sur Vannes (1387). Gui ne laissa qu'une fille, Anne, mariée, en 1404, à Jean de Montfort, sire de Kergorlai, lequel abandonna son prénom pour prendre la dénomination de Gui XIII, puis mourut deux ans après dans l'île de Rhodes, à son retour de la Palestine (1412-1414). Son fils aîné, Gui XIV, un des plus vaillants capitaines du ^{xv}^e siècle, fut le premier comte de Laval ; le jour même de son sacre, dans la cathédrale de Reims, où Gui avait escorté la pucelle d'Orléans, Charles VII érigea sa seigneurie en comté et lui donna dans ses lettres le titre de cousin (17 mai 1429).

Les sires de Laval avaient certes rendu d'assez grands services à la monarchie française pour mériter ces honneurs. Toujours prêts à courir, dans toutes les parties du royaume, au-devant de l'Anglais, qui redoutait leur cri de guerre : *Saint-Py Laval* ! ils avaient fini par l'attirer chez eux. Dès l'année 1417, un des fils de Gui XIII, André de Laval, sire de Lohéac, et depuis amiral et maréchal de France, arma pour la défense de son pays, envahi par les généraux du roi d'Angleterre : le Maine était alors le théâtre de cette *forte et aspre guerre*, dont parle Juvénal des Ursins. En 1422, le duc d'Aumale, lieutenant du roi dans l'Anjou, la Touraine et le Maine, ayant appris que les Anglais, au nombre de deux mille cinq cents, devaient passer par le village de La Gravelle, entre Laval et Vitré, avec un grand nombre de prisonniers et un butin considérable, se rendit dans la première de ces villes pour y rassembler ses forces, et de là se porter à la rencontre des ennemis. Il était accompagné par Gui XIV, son frère André de Lohéac, et Ambroise de Loré, seigneur de Coulonches ; les deux petites armées se rencontrèrent et se combattirent au village de La Brossinière. La défaite des Anglais fut complète ; ils perdirent plus de sept cents hommes, et cent autres, parmi lesquels figuraient leurs principaux capitaines, furent faits prisonniers. Cependant les vaincus prirent bientôt leur revanche. Quelques années après, ils étaient maîtres du Mans, de Mayenne et de la plupart des places fortes de la province ; Laval seul n'avait point succombé, grâce à l'énergie de la mère de Gui XIV, Anne de Laval : voyant la ville menacée, elle avait convoqué tous les nobles obligés de pourvoir à sa garde. Mais les efforts de ses défenseurs ne purent la sauver : le 9 mars 1428, Talbot prit cette place par escalade, et, six jours après, força le château à se rendre par capitulation. L'année suivante, trois cents hommes, sous les ordres de quelques capitaines déterminés, se cachent dans le moulin de Belaillé, situé au bout du pont, près de l'une des portes de la ville ; puis, profitant du moment où l'on ouvre cette porte, ils se précipitent dans les rues, attaquent les Anglais, les massacrent ou les font prisonniers. Ceci se passait le 25 septembre, jour qui fut depuis consacré par une procession annuelle.

Anne de Laval, jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 janvier 1466, partagea la dignité comtale avec son fils, sur lequel elle avait acquis un grand ascendant. C'était, comme Béatrix de Gaure, une femme d'un esprit supérieur. Gui XIV se montra digne de son illustre mère, par ses hautes qualités, et son dévouement à la France. À l'époque de la guerre du Bien public, les princes confédérés ne purent l'attirer dans leur parti ; il conserva une fidélité inébranlable à Louis XI, et lui dépêcha même son fils aîné, le sire de Gaure, pour combattre sous la bannière royale (1426). Jamais, du reste, la maison de Laval n'avait été plus puissante, ni environnée d'un plus grand éclat. Veuf d'Isabeau, fille unique du duc de Bretagne Jean le Bon (1443), Gui épousa cette même Françoise de Dinan (1450), dont le premier mari était mort si tragiquement dans le château de la Hardouinaie ; et, grâce à cette seconde alliance, il réunit les baronnies de Châteaubriant, de Montafilant et de Beaumanoir, à la vicomté de Rennes et aux seigneuries de Laval, de Vitré, de La Guerche, de Montfort, de Gaël, etc.

Le comte de Laval n'eut pas alors dans sa dépendance seigneuriale moins de cent douze paroisses, comprenant cent cinquante hommages, quatre terres titrées et trente-six châtelainies. Ces domaines étaient disséminés dans toutes les provinces du nord et de l'ouest : dans l'Île-de-France, en Bretagne,

en Anjou, en Normandie, dans le Maine, la Picardie, la Flandre, le Hainaut et l'Artois. Gui XIV, en vertu des lettres patentes de Charles VII, jouissait d'ailleurs du même rang et des mêmes honneurs que les comtes d'Armagnac, de Foix et de Soissons. Au parlement assemblé à Vendôme, en 1458, pour juger le duc d'Alençon, il s'assit sur le banc des princes du sang. Pendant la réunion des états de Bretagne à Vannes, en 1451, il avait, en sa qualité de seigneur de Vitré et de premier baron du duché, disputé la préséance au vicomte de Rohan : par une sorte de compromis, il fut convenu que les deux puissants rivaux occuperaient alternativement la première place. Enfin, Gui XIV obtint de Charles VII, ou de Louis XI, l'établissement d'une chambre des comptes de Laval ; prérogative dont jouissaient seulement les cinq ou six premières maisons de France. Cette cour était composée d'un juge ordinaire, de quatre auditeurs et d'un greffier.

Gui XV, issu du mariage de son père avec Isabeau de Bretagne, lui succéda en 1486. Son union avec Catherine, fille de Jean le Bon, duc d'Alençon, en le rapprochant du trône, par *la proximité de lignage*, lui mérita toutes sortes de faveurs de Louis XI, de Charles VIII : le premier de ces rois détacha le comté de Laval du comté du Maine pour le placer dans la mouvance immédiate de la couronne. Pendant la guerre de Bretagne, Gui XV reçut dans son château de Laval la visite de Charles VIII, qui y fit un assez long séjour : il introduisit lui-même les troupes du roi dans Vitré, par une poterne particulière. À sa mort, il laissa tous ses vastes domaines, moins la seigneurie de Gaure, à son neveu le sire de La Roche-Bernard, petit-fils de Gui XIV et d'Isabeau de Bretagne (20 janvier 1501). Les services militaires de Gui XVI en Italie et surtout en Bretagne, province dont il eut le gouvernement général, le firent appeler par ses contemporains *le Grand Guion*. Un coup de pied de cheval, qu'il reçut dans sa terre de Gravelle en chassant au vol, mit fin à ses jours, le 30 mai 1531.

De son premier mariage avec Anne de Montmorency, sœur du connétable, naquirent, entre autres enfants, Gui dix-septième du nom, son successeur ; François, mortellement blessé à la journée de la Bicoque ; Catherine, mariée à Claude, sire de Rieux ; et Anne, qui épousa François de La Trémoille, prince de Talmont. Charlotte, issue d'un troisième lit, fut unie à Gaspard de Coligny, amiral de France. Gui XVII, étant mort sans enfants, eut pour héritiers Gui XVIII, comte de Joigny, seigneur d'une figure repoussante et d'un esprit médiocre, et sa femme. Renée de Rieux, fille de Catherine et de Claude de Rieux, laquelle prit le nom de Guionne XVIII, et ne tarda pas à quitter son mari pour se retirer dans ses châteaux, où elle tint garnison pour la défense de sa personne.

Nous ne pouvons raconter ici ni la détention de cette femme extraordinaire au château de Joigny, d'où elle s'échappa en 1557 ; ni les circonstances de l'excommunication papale lancée contre elle dans cette même année ; ni sa conversion au protestantisme, dont elle devint l'un des plus énergiques soutiens ; ni sa condamnation à mort (1567), par le parlement, pour avoir conspiré avec ses coreligionnaires l'enlèvement de Charles IX, pendant son voyage de Meaux à Paris. Heureusement, la tête de Guionne se trouvait à l'abri de la hache du bourreau ; on se borna donc à attacher ses armes renversées à la queue d'un cheval, qui les traîna dans tous les carrefours de Paris. Retirée à Laval, elle y mourut quelque temps après sa condamnation, et fut enterrée dans l'église de Saint-Thugal (13 décembre 1567). Guionne laissa sa succession à son neveu, Paul de Coligny, connu sous le nom de Gui XIX, fils de François de Coligny, seigneur d'Andelot, et petit-fils de Catherine de Laval. Élevé par son père et par l'illustre amiral, son oncle, dans la foi protestante, Paul de Coligny alla guerroyer en Saintonge, vers 1586, sous les ordres du prince de Condé. La mort de ses trois frères, enlevés sous ses yeux, dès le début de la campagne, le remplit, dit-on, d'une si profonde douleur, qu'il les suivit presque aussitôt au tombeau. Marié à Anne, fille de Christophe, marquis d'Alègre, il en eut un fils, Gui XX^e du nom.

Cependant la nouvelle religion avait fait de nombreux prosélytes dans la cité catholique de Laval. En 1561, les protestants lavallois demandèrent un ministre à leurs coreligionnaires du Mans, et la nouvelle église réformée acquit rapidement une grande autorité sous la protection des Coligny. Gui XIX, par sa fermeté, sut d'ailleurs contenir ses ennemis, qui n'osèrent point attaquer le siège de sa seigneurie. Laval échappa aux horreurs de la guerre et aux sanglantes exécutions de la Saint-Barthélemy. En 1589, Henri IV y séjourna une semaine, et y reçut le prince de Dombes et la noblesse de Bretagne, après la prise du Mans. Trois ans plus tard, la ville était au pouvoir d'Urbain de Laval de Bois-Dauphin, un des chefs du parti de la Ligue. D'un autre côté, les Anglais, ces alliés du Béarnais, ravageaient le bas Maine : les Lavallois, décidés à les combattre, sortirent de leurs murs et les rejoignirent à Port-Ringear. Un grand nombre d'entre eux périrent dans ce combat, qui se termina à l'avantage des Anglais (1593). Quand le maréchal d'Aumont se présenta, l'année suivante, sous les murs de la ville, il n'éprouva aucune résistance : les habitants lui ouvrirent leurs portes, le 27 avril 1594, et, pour la seconde fois, se soumirent à l'autorité du roi.

Le rétablissement de la paix fut, comme on le pense bien, très-favorable au commerce des toiles ; il prit en quelques années un développement jusqu'alors inconnu à Laval. Au commencement du XVII^e siècle, des négociants de cette ville formèrent, avec leurs confrères de Vitry et de Saint-Malo, une société qui équipa deux navires à ses frais et les expédia, chargés de toiles, dans les Indes occidentales et orientales (1601). Un chirurgien de Laval, animé de l'esprit d'aventure et de découverte, partit avec ces bâtiments et passa dix années dans ces brillants climats ; il en revint, sinon avec une grande fortune, du moins riche d'observations de tous genres. Ce chirurgien était François Pyrrard, qui fit imprimer à Paris, en 1613, la curieuse narration de son voyage. Du reste, la prospérité de la fabrique de toiles de Laval se soutint pendant tout le XVIII^e siècle ; le ministère pacifique du cardinal de Fleury donna encore un nouvel essor à cette industrie ; elle devint la source de fortunes si considérables, que l'ancienne simplicité de mœurs fit place aux vanités de l'ambition. Parmi les familles bourgeoises, beaucoup échangèrent leurs noms roturiers contre une charge honorifique ou contre une alliance nobiliaire. L'intérêt mercantile, excité par le gain, fit taire même dans le cœur des Lavallois la dévotion innée qui les avait portés à accueillir avec reconnaissance l'établissement de tous les ordres religieux dans leur ville : templiers, jacobins, cordeliers, capucins, chanoines réguliers de la congrégation de France, clairistes, ursulines, bénédictines, sœurs hospitalières, etc. Chaque fois que les jésuites firent quelque tentative pour s'établir à Laval, ils éprouvèrent une vive opposition de la part des habitants. Or, veut-on savoir d'où venait cet esprit d'hostilité, en apparence si inexplicable ? Les Lavallois craignaient de rencontrer dans les supérieurs de la société des concurrents pour le commerce des toiles, qu'ils faisaient avec l'Espagne et l'Amérique méridionale.

Telles sont les vicissitudes des choses de ce monde, que l'illustre maison des Montfort-Laval touchait à son déclin, tandis que ses vassaux s'associaient, par l'industrie, aux progrès toujours croissants du tiers-état. Gui XX, élevé à Sedan par Anne d'Alègre, sa mère, loin des troubles et des dangers de la guerre civile, fit ses premières armes au siège de l'Écluse, sous les ordres du prince Maurice (1604). A la fin de cette année, il partit pour Rome, où, cédant aux exhortations du pape Paul V, il promit de renoncer à la religion protestante ; ce qu'il accomplit, en effet, à son retour en France, malgré l'opposition de sa mère. Cette abjuration ne lui porta pas bonheur. Étant allé guerroyer en Hongrie contre les Turcs, il y fut tué obscurément l'année suivante, dans sa vingtième année, « sans qu'on sache comment ni en quelle occasion, » disent les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*. En lui s'éteignit la ligne de Catherine de Laval, fille aînée de Gui XVI. Il eut pour successeur son plus proche héritier, Henri de la Trémoille, duc de Thouars et prince de Talmont, qui descendait d'Anne de Laval, sœur

cadette de Catherine. Gui XXI assista successivement au siège de La Rochelle, pendant lequel il abjura le calvinisme, à l'attaque du Pas de Suse, et au siège de Corbie (1628-1636). Nous ne trouvons rien, dans les biographies de Gui XXII, de Gui XXIII, de Gui XXIV et de Gui XXV, qui vaille la peine d'être mentionné (1674-1741). Le petit-fils de ce dernier, Antoine-Philippe de la Trémoille, prince de Talmont, est surtout connu par sa fin tragique. Il avait rejoint l'armée vendéenne, à Saumur, vers le milieu de l'année 1793, et son ardeur était si grande qu'en moins de six mois il s'était trouvé à soixante-huit combats ; comme général de la cavalerie, il rendit en cette qualité les plus signalés services aux siens, et décida par sa valeur le succès de l'affaire de Dol.

Ce fut le prince de Talmont qui engagea les Vendéens, après le passage de la Loire, à se porter sur Laval, où il leur faisait espérer de grands secours. Ce devait être, leur avait-il dit, le foyer d'une seconde Vendée. Le 23 octobre 1793, l'armée royaliste arriva devant cette ville, où s'étaient réunis à la hâte, pour la défendre, cinq à six mille hommes des principaux districts du département. L'attaque eut lieu à huit heures du matin ; la résistance, quoique énergique, n'arrêta pas longtemps les colonnes des assaillants ; leur infanterie envahit en un moment tous les quartiers de la ville, tandis que la cavalerie, commandée par le prince de Talmont, dispersait et poursuivait les républicains.

L'armée catholique comptait trente mille hommes de pied, douze cents chenaux et cinquante-quatre pièces d'artillerie, servies par cent quatre-vingts canonniers ; une multitude innombrable de femmes et d'enfants la suivait partout et embarrassait ses mouvements. Le 24, Westermann, sur la foi d'un rapport infidèle, se lance avec quatre mille Mayençais sur la route de Laval. Il marche toute la nuit, pensant tomber seulement sur l'arrière-garde des royalistes ; mais ceux-ci, embusqués à droite et à gauche, dans la lande de la Croix-Bataille, l'accueillent avec un feu roulant qui jette le désordre dans les rangs des Mayençais. Cédant au nombre, Westermann se replie sur Entrâmes, et occupe au-delà de ce bourg deux hauteurs extrêmement importantes, que, par malheur, l'orgueilleuse incapacité du général Léchelle le force d'abandonner. La Rochejaquelein court aussitôt à la rencontre des républicains ; il se précipite sur eux avec furie. Ceux-ci, massés en une seule colonne par l'ineptie de leur chef, ne peuvent se déployer, s'ébranlent, tourbillonnent, et se confondent. La mêlée est affreuse. Vers la fin du jour, Stofflet paraît à la tête de quinze cents hommes d'élite ; en se glissant derrière cette armée à demi vaincue, il détermine sa défaite. Ce n'est plus alors qu'une effroyable déroute. Aucun régiment ne peut se rallier ; un corps tout entier met bas les armes, et une partie des fuyards se noie dans la Mayenne.

Les vainqueurs séjournèrent dix jours à Laval. Le généralissime La Rochejaquelein leur fit observer la plus sévère discipline. Les besoins de l'armée étaient cependant impérieux ; il fallait y pourvoir ; le conseil de guerre des Vendéens imagina de créer pour neuf cent mille livres tournois de *bons royaux hypothéqués sur le trésor royal et remboursables à la paix* ; les Lavallois reçurent l'ordre d'échanger leurs marchandises contre ce papier. L'armée, alors approvisionnée de tout ce qui lui manquait, sans qu'on fût en droit de l'accuser d'aucune violence, put se diriger sur Mayenne. Malgré son audace, ses succès et son habileté, Larochejaquelein, harcelé sur tous les points par Westermann, non moins infatigable que lui, revient sur ses pas au mois de décembre. Pressé, en quelque sorte dans un cercle fatal de victoires inutiles qu'il lui est impossible de franchir, il s'empare une seconde fois de Laval, d'où le traître Danican s'est enfui à son approche, avec la garnison, forte de deux mille hommes. Le 27, il quitte de nouveau Laval pour marcher sur La Flèche et sur Angers ; il s'y retire ensuite lorsque les républicains ont chassé les Vendéens du Mans, et en repart suivi seulement de quelques-uns de ses soldats échappés au carnage (décembre 1793). Le drapeau tricolore flotte bientôt à Laval, ainsi que dans les principales villes du Maine. Le prince de Talmont, profondément affligé de l'ingratitude des

siens, qui lui refusent le commandement des débris de l'armée catholique, après le désastre du Mans et l'éloignement de Larochejaquelein, se décide aussi à les abandonner.

Il se dirigeait du côté de Laval, errant de village en village sous les vêtements d'un meunier, lorsqu'il fut arrêté par une patrouille de la garde nationale de Bazouges. Conduit d'abord à Fougères, puis à Rennes, et de là à Vitré, il fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort : les commissaires de la Convention ne pouvaient pardonner à ce *souverain du Maine et de la Normandie*, comme l'appelait Garnier de Saintes, sa prodigieuse influence sur les populations de ces provinces. Ce fut à Laval qu'il périt, le 28 janvier 1794, à l'âge de vingt-huit ans : on avait élevé l'échafaud en face de l'entrée principale du château des anciens comtes. Sa tête, portée au bout d'une pique à travers les rues de Laval, fut ensuite exposée sur une des portes de la ville.

Les Vendéens, cependant, refoulés hors du Maine, y laissèrent leur indomptable esprit d'opposition aux idées nouvelles. La levée de trois cent mille hommes, décrétée par la Convention, avait mis en fuite une multitude de jeunes paysans, qui s'étaient réfugiés dans les bois plutôt que de consentir à prendre les armes. Jean Chouan et ses trois frères, jadis contrebandiers très-redoutés de la gabelle, rallièrent ces bandes, auxquelles se joignirent bientôt d'anciens soldats de l'armée catholique. Puitsay les visita dans la forêt du Pertre, leur principale retraite, et en fit une sorte de confédération politique et militaire. La mort de Jean Chouan, qui fut tué dans une rencontre avec les soldats du poste républicain de la Gravelle, ne ralentit point les entreprises de ses intrépides compagnons. Hoche se rendit à Laval pour s'y concerter avec le général Aubert-Dubayet. Ce brave officier, au moyen d'une colonne mobile de quatre mille hommes, par laquelle il faisait continuellement balayer les routes de Château-Gontier, de La Flèche, de Sablé, de Mayenne et de Laval, réussit à tenir l'ennemi en échec. La capitulation du vicomte de Scépeaux termina enfin une guerre si longue et si désastreuse. Son armée ayant mis bas les armes, plus de deux mille fusils furent apportés et gardés en dépôt à Laval. Après le 18 fructidor, les chouans du Maine, fatigués de deux années consécutives de repos, exaspérés d'ailleurs par le renversement si subit de toutes les espérances des royalistes, essayèrent d'un dernier effort contre le gouvernement directorial. Un de leurs chefs les plus actifs, le comte de Bourmont, battit à Lournai, près de Laval, un détachement de garde nationale, renforcé de soixante grenadiers de ligne, qui s'était porté à sa rencontre. Moins heureux contre le général Chabot, il essuya ensuite une rude défaite à Meslay, dans le même arrondissement, et finit par faire sa soumission à Bonaparte.

Nous arrêterons ici le récit des événements, récit qui n'aurait plus d'ailleurs aucune importance, pour jeter un coup d'œil sur l'état ancien de la ville. Laval était la plus considérable cité du bas Maine, grâce à son commerce de toiles. C'était un gouvernement de place et le siège d'un présidial ; il y avait, en outre, dans cette ville, une élection, un grenier à sel, une maîtrise particulière des eaux et forêts, un bureau des fermes, une maréchaussée, une juridiction des juges-consuls. Laval possédait un collège, fondé par Henri II, et renfermait, en comptant les faubourgs, trois paroisses, deux collégiales (*Saint Thugwal et Saint-Michel*), et, comme on l'a pu voir, un grand nombre de couvents, tant d'hommes que de femmes. L'Assemblée constituante, en l'érigant en chef-lieu du département de la Mayenne, y établit un évêché, distrait du diocèse du Mans, et qui fut supprimé par Bonaparte. Laval a aujourd'hui un collège royal, une société d'agriculture, un hôpital et un hospice, une bibliothèque publique et un cabinet d'histoire naturelle et de minéralogie. Sa population dépasse le chiffre de 16,000 âmes : on évalue celle de l'arrondissement à 124,866, et celle du département à 361,392. La fabrication des toiles dites *de Laval*, du linge de table, des basins, siamoises et mouchoirs, constitue la principale branche de son industrie. Un marché très-fréquenté ouvre, tous les samedis, un large débouché à ces

marchandises. Les habitants font aussi le commerce des fils et chaînes de lin, des vins et eaux-de-vie, du marbre, du bois, du fer, etc.

Laval est divisée par la Mayenne en deux parties inégales ; deux ponts coupent la rivière : l'un, moderne et monumental, relie entre eux les nouveaux quartiers de la ville, où l'on remarque d'assez beaux édifices, surtout l'hôtel de la préfecture ; l'autre, fort ancien, fait partie de la vieille cité, beaucoup plus étendue que la nouvelle et d'un aspect tout différent ; c'est encore le Laval du moyen âge avec ses rues tortueuses et étroites, ses toits élevés, couverts d'ardoise, ses maisons en colombage et surplombées. La perspective qu'on découvre du vieux pont est assez riante. Sur le penchant du coteau qui forme l'une des rives de la Mayenne, on aperçoit les restes de l'antique château de Laval, remarquables seulement par les souvenirs des temps historiques. La ville ne possède aucun monument religieux dont l'architecture puisse attirer l'attention des voyageurs. Malgré son importance industrielle, son aspect général a quelque chose de pauvre. La froide et sombre atmosphère des siècles passés semble encore peser sur elle ; et bien des années s'écouleront avant qu'elle en soit complètement dégagée par le mouvement toujours croissant de la civilisation moderne.

Laval a donné le jour à plusieurs personnages célèbres ou distingués dans les sciences, les lettres et les arts : nous citerons *Guillaume Bigot*, regardé par Jules Scaliger comme le plus grand philosophe de son temps ; il fut tour à tour médecin de François II, de Charles IX et de Henri III ; *Jean Moreau*, auteur d'un ouvrage manuscrit sur les évêques du Mans ; *François Pyrard*, qui, en 1601. partit comme chirurgien sur un des vaisseaux envoyés par les marchands de Laval aux Indes occidentales, et qui, à son retour, fit imprimer une relation de son voyage dédiée à la reine-mère ; *Daniel Tournier*, né en 1669, l'un des plus habiles médecins de son temps ; *David Rivault de Fleurange*, précepteur du roi Louis XIII, auquel il adressa la dédicace de sa traduction des Œuvres d'Archimède ; *Daniel* et *Paul Hay*, tous deux membres de l'Académie française dès son origine ; *Barier*, graveur du roi Louis XV ; ses ouvrages enrichirent le cabinet de plusieurs souverains de l'Europe ; *Henri-Charles Couasnier-Deslandes*, versé dans les langues grecque et hébraïque, dont l'éloge du duc de Sully balança avec celui de Thomas les suffrages de l'Académie française. N'oublions pas de dire *Ambroise Paré*, créateur de la chirurgie en France, naquit au bourg d'Hersant, dans le voisinage d'un des faubourgs de Laval ; et remarquons encore que le *cabinet des singularités* de Lecomte place également la naissance du grand peintre *Euslache Lesueur* aux environs de cette ville.

Article d'Aristide Guilbert publié dans l'***Histoire des villes de France*** - 1859
Collection personnelle.

Texte retranscrit par Norbert Pousseur pour compléter, la page, descriptions et gravures, sur
[LAVAL au 18 au 19ème siècle](#)